

filz n'aurez existé pour moi ; ni lui ni vous n'existerez dans l'histoire des événements de cette nuit ; c'est là ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! séparons-nous et ne nous revoyons jamais. Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses officiers, que le corps de M. Elzéar de Varni soit enterré avec les honneurs militaires !

— C'est bien, monsieur, je vous remercie, dit le vicomte. Adieu et oublie !

— Adieu et oublie ! répondit M. de Bouillé en se détournant du malheureux père.

M. de Varni fit un signe à Dominique et à Claude ; tous trois prirent le chemin du Midi. au bout de quelques minutes, ils avaient cessé d'être en vue de M. de Bouillé et de ses compagnons.

Lorsqu'ils furent seuls, M. de Varni, tournant vers eux son visage empreint d'une expression d'égarément qui les épouvanta.

— Maintenant, leur dit-il, menez-moi où je puisse mourir !

— Eh bien ! à Avignon alors ! répondit Claude.

— A Avignon ! s'écria le vicomte.

Et ils reprirent leur route sans échanger une parole de plus.

VI

LA GLACIÈRE.

Dix jours après, M. de Varni arrivait à Avignon et rentrait dans son hôtel désert.

Pendant toute la route, il n'avait prononcé que quelques paroles, c'était pour supplier Dominique et Claude de laisser croire à Adrienne, la veuve d'Elzéar, qu'il était mort, percé par la balle ou le poignard d'un patriote, en se dévouant pour le salut des augustes captifs.

Il passa toute une semaine enfermé, et sans consentir à voir personne, pas même Dominique et Claude. Au bout de ce temps, il écrivit à Adrienne, restée au Tavelay avec Raymon, quelques lignes d'une sombre énergie pour lui apprendre la catastrophe qui les avait frappés. Mais Adrienne le savait déjà.

Dominique, qui, depuis l'horrible épisode de Varennes et de la forêt de Dun, était en proie à un violent désespoir, avait cherché, au milieu de son affliction, à adoucir le coup qui allait briser le cœur de la noble veuve.

Il avait pensé qu'Antoinette, sa femme, et Adeline, sa belle-fille, auraient peut-être le secret de mêler quelque consolation à l'affreuse nouvelle, et ils les avait envoyées au Tavelay, chargées du funèbre message.

Les deux femmes s'étaient vêtues de deuil. Je ne sais si, dans l'entraînement de mon récit, je vous ai dit, monsieur le vicomte, qu'un an après leur mariage Agricole et Adeline Ermel avait eu un fils. (Cet enfant, c'était moi.) Adeline l'habilla également de noir, et le prit avec elle. Lorsqu'elles arrivèrent au Tavelay, leurs regards, bien avant leurs lèvres, annoncèrent à Adrienne ce qu'elles avaient à lui apprendre.

— Elzéar est mort ? leur dit-elle.

Pour toute réponse, elles se jetèrent dans ses bras, et pendant quelques minutes ce ne fut, entre ces trois êtres si purs, qu'un douloureux échange de pleurs, de baisers et de gémissantes caresses. Raymon et Calixte, trop jeunes pour savoir ce que c'est que le malheur, pleuraient de voir pleurer leurs mères.

Adrienne connaissait si bien l'âme noble, la chevaleresque

bravoure, le poétique dévouement d'Elzéar, qu'elle ne douta pas qu'il n'eût été tué en essayant de défendre le roi. Les détails que lui donnèrent Antoinette et Adeline d'après le récit que leur en avait fait, dans le même sens, Dominique Ermel, l'affermirent encore dans cette idée. Aussi, pour son âme haute et courageuse, cette douleur immense fut-elle tempérée par une secrète douceur.

M. de Varni, dans la lettre où il lui faisait part de son malheur, la laissait libre de rester au Tavelay ou de venir le trouver. Quelques heures après, elle était à Avignon, saluant le vicomte avec Raymon dans ses bras.

L'entrevue fut solennelle et silencieuse.

— Il a fait son devoir, n'est-ce pas ? dit Adrienne à M. de Varni.

Il inclina la tête en signe d'affirmation ; elle n'en demanda pas davantage, ne voulant pas le remettre face à face de ces oruelles images, et se croyant d'ailleurs suffisamment renseignée par le récit d'Antoinette et d'Adeline. Il y eut donc peu d'expansion entre le vicomte et sa belle-fille.

Ils passèrent quelque temps ensemble dans leur hôtel triste et vide, sans que rien, dans leurs relations réciproques, fût de nature à adoucir la douleur qui les accablait.

Pendant ce temps, la révolution du Comtat devenait, chaque jour, plus violente ; et si M. de Varni et Adrienne, absorbés dans leur affliction, n'avaient pas été aussi indifférents à tout péril qu'étrangers à ce qui se passait au dehors, ils ne seraient pas restés un moment de plus dans une ville où la mort était constamment suspendue sur leur tête.

Cependant deux ou trois mois s'écoulèrent sans qu'ils fussent inquiétés.

A leur insu, ils étaient protégés par Claude. Ce persécuteur implacable, qui, secrètement affilié aux révolutionnaires, n'aurait eu d'un mot à dire pour faire poignarder tous les habitants de l'hôtel de Varni, prenait, au contraire, une sorte de plaisir sauvage à retarder le dernier acte de sa vengeance et à prolonger cette morne agonie.

Un matin, au mois d'octobre, Claude alla trouver Dominique Ermel. Depuis l'épisode de Varennes, Dominique ne pouvait plus le voir sans tressaillir d'horreur ; et pourtant, tel était l'ascendant que cet homme exerçait sur lui, telle était encore, après trente-cinq ans, la puissance des souvenirs qui représentaient au notaire la mort et le testament de Clotilde de Varni, qu'après de vains essais de résistance, il finissait par céder.

— Dominique, dit Claude à son ancien ami, bien que pendant notre voyage à Varennes, vous ayez eu bonne envie de me brûler la cervelle, je vous aime toujours. Je viens vous donner un avis...

— Et si je refuse de le suivre ? répondit Dominique pâle de colère et d'effroi.

— Alors cet avis changera de nom. Il s'appellera un ordre.

— Parlez donc, puisqu'autant vaudrait essayer de fléchir le démon qui respire en vous !...

— Je vous prévient que d'ici à quelques jours il va faire chaud à Avignon, et comme ma protection pourrait bien devenir impuissante, comme je ne veux pas que vous périssiez, ni vous ni les vôtres, je vous « conseille » de chercher un asile.

— Et où aller ? dit le notaire, frémissant à l'idée du danger que couraient sa femme et ses enfants.

(A CONTINUER.)